

Le Misanthrope. Comédie.

ATTENTION : CETTE COLLECTION EST TEMPORAIREMENT INDISPONIBLE À LA CONSULTATION. MERCI DE VOTRE COMPRÉHENSION

Numéro d'inventaire : 1998.02957

Auteur(s) : Molière

Léon Leys

Type de document : livre scolaire

Éditeur : Garnier Frères Libraires-Éditeurs (6 rue des Saints-Pères Paris)

Mention d'édition : nouvelle édition

Imprimeur : Dupont (P.)

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1889

Description : Livre relié. Dos noir. Couv. cartonnée marron.

Mesures : hauteur : 178 mm ; largeur : 112 mm

Notes : Nouvelle édition revue sur le texte imprimé du vivant de l'auteur, avec les variantes de l'édition de 1682, une notice historique sur la pièce et un commentaire philologique et littéraire. Comédie jouée pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal, le 4 juin 1666.

Mots-clés : Littérature française

Anthologies et éditions classiques

Filière : Post-élémentaire

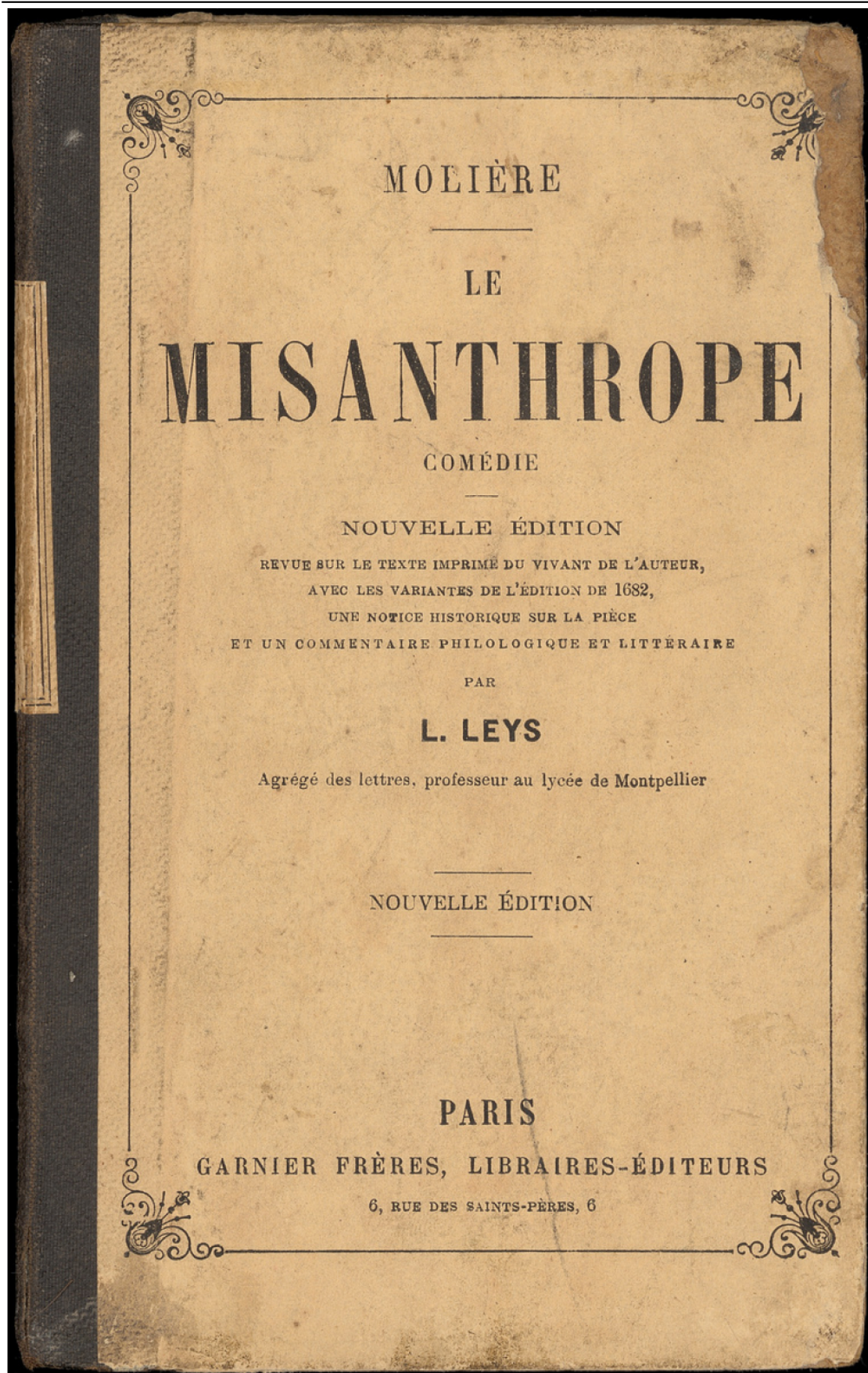
Niveau : Post-élémentaire

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 120

Commentaire pagination : XXIV + 96

Sommaire : Avant-propos Table des matières



LE MISANTHROPE

COMÉDIE ¹.

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

ALCESTE, assis ².

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre ³.

¹ Molière avait donné d'abord à sa pièce un sous-titre : *l'Atrabilaire amoureux*. Il le supprima bientôt.

² De Visé, qui avait assisté aux premières représentations, rend compte de ce jeu de scène en ces termes : « Le Misanthrope, par son action, fait connaître *que c'est lui*, avant même d'ouvrir la bouche. »

³ Admirable entrée, qui, tout d'un coup, met en action le personnage principal, et lui fait montrer son caractère. Auger. — *Moi*. Il répétera souvent ce mot. Il a le tort de se juger parfait et infaillible. G. Merlet.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre¹;
Et, quoique amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE, se levant brusquement.

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paroître, 40
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

43 Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne sauroit s'excuser, 45
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements 2;
Et, quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme 3;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent!
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son âme;
Et si, par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.

¹ Regnard dira plus tard dans le *Distrain*, acte 1, sc. 1.

Dans vos brusques humeurs, j'ai peine à vous comprendre.

² Ce travers était déjà signalé dans la *Mère coquette* de Quinault (1664).

Estimez-vous beaucoup l'air dont vous affectez;
D'estroper les gens par vos civilités;
Ces compliments de main, ces rudes embrassades,
Ces saluts qui font peur, ces bonjours à gourmades?

Mais ni Quinault, ni Molière ne corrigèrent le public. Plus de vingt ans après, La Bruyère remarquera le même genre d'affectation : « Théognis embrasse un homme qu'il trouve sous sa main; il lui presse la tête contre sa poitrine; il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. » (*Les Caractères*, page 186 de l'édition Garnier, à l'usage des classes, 1879.)

³ Comme, alors était synonyme de comment. Génin, dans le *Lexique comparé de la langue de Molière*, en cite plusieurs exemples, et entre autres, celui-ci, dans la même pièce :

Attendez!... Comme est-ce qu'il s'appelle? (Mis. IV. 4.)

De son côté, La Fontaine écrivit en 1668 :

Voici comme Esope le mit,
En crédit, » (*Fables*, IV, 22.)

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable; 29
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce!!

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse? 34

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnaie²,
Répondre comme on peut à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments. 40

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles, 45
Ces obligeants discours d'inutiles paroles³,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse, 50
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant⁴?

⁴ La plaisanterie n'est pas de mauvaise grâce; mais Alceste est de mauvaise humeur, et tout ce qui contrarie son sentiment choque son goût. Auger.

² Monnaie se prononçait déjà monnaie. Mais ces rimes qui s'adressent à l'œil plus qu'à l'oreille, étaient acceptées au dix-septième siècle. — Notez l'expression : *il faut bien*. Pour les Philinte, c'est un argument qui répond à tout. G. Merlet.

³ Partout ailleurs, ces trois hémistiches qui riment ensemble, seraient une faute. Ici, c'est le contraire; la triple répétition du même son semble allonger cette énumération de personnages ridicules que fait Alceste. Auger.

⁴ Le faquin (ital. *fecchino*, portefaix), c'est l'homme sans éducation, opposé à l'honnête homme.